un de ces mots d'apparat qui coûtaient si peu à sa verve gasconne. Pendant la plus grande partie de son règne, le peuple fut écrasé d'impôts, et l'effroyable misère qui le décimait le poussa à des révoltes qui furent impitoyablement réprimées. L'irritation et la haine en vinrent à ce point, que le maréchal d'Ornano crut devoir prévenir le roi qu'il était *haï et méprisé à cause des charges dont il accabloit le peuple*. Henri s'inquiétait peu de ces murmures et n'en continuait pas moins à gaspiller les trésors de l'Etat avec une prodigalité inouïe. On sait que ce ne fut qu'avec des peines infinies, et seulement vers la fin du règne, que l'honnête Sully parvint à ramener un peu d'ordre dans les finances. On trouve dans les écrits contemporains, dans Sully, d'Aubigné, Villegomblain, l'Estoile, des détails curieux sur le vrai caractère de ce roi, et qui contredisent singulièrement les complaisantes traditions dont l'origine ne remonte pas au delà du XVIIIe siècle, et qui ont surtout été propagées par l'esprit de parti. Quoi qu'il en soit, le nom de Henri IV est resté l'un des plus populaires parmi les noms de rois; il serait même le seul qui fût resté populaire, s'il fallait prendre à la lettre le vers si connu :

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire.

Gudin de la Brenellerie, ami de Beaumarchais, dans une pièce de poésie faite pour un concours académique, en 1779, avait dit :

Seul roi de qui le peuple ait gardé la mémoire,

et ce vers avait été signalé par l'Académie comme propre à servir d'inscription à la statue de Henri. Depuis, la forme du vers a été un peu modifiée.

On sait que Henri IV est le héros qu'a choisi Voltaire lorsqu'il a voulu doter la France d'un poëme épique. V. HENRIADE.

En résumé, comme le dit avec justesse un historien, Henri IV fut un *grand roi* plutôt qu'un *bon roi*. V. l'excellente *Histoire du règne de Henri IV*, par M. Poirson (Paris, 1857), ouvrage plein de renseignements précieux pour tout ce qui concerne l'administration de Sully, l'état des sciences, des lettres, des beaux-arts, des finances, du commerce, des travaux publics, etc. Toutefois, il faut se tenir en garde contre l'enthousiasme exclusif de l'auteur pour son héros. M. Berger de Xivrey a publié les *Lettres missives de Henri IV*, publication due à l'initiative de M. Villemain.

On a voulu faire à Henri IV une réputation de poëte, et on lui a attribué, entre autres, la chanson qui commence par les mots : *Charmante Gabrielle*, et qui n'est pas de lui. V. CHARMANTE GABRIELLE.

Nous n'avons pas voulu couper, par des anecdotes souvent incertaines, le récit de la vie de Henri; le nombre de celles qu'on raconte au sujet de ce prince est incalculable. Dans l'impossibilité de distinguer celles qui sont réellement authentiques, nous allons nous borner à en citer quelques-unes :

Henri IV, mettant un jour la main sur l'épaule de Crillon, dit à des ministres étrangers : « Voilà le premier capitaine du monde. — Vous en avez menti, sire, c'est vous, » répliqua vivement Crillon.

∴

On connaît le billet laconique que Henri IV lui écrivit : « Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas. Adieu, brave Crillon, je t'aime à tort et à travers. »

∴

Quelqu'un disait à Henri IV que le maréchal de Biron jouait fort bien à la paume. Lui, qui avait découvert la conspiration que Biron tramait secrètement contre l'Etat, répondit : « Il est vrai qu'il joue bien, mais il fait mal ses parties. » On sait que le jeu de Biron tourna mal pour lui, et que le roi, malgré de pressantes sollicitations, livra au bourreau la tête du coupable. V. BIRON.

∴

Henri IV aimait la plaisanterie et la souffrait volontiers chez les compagnons de ses victoires. Se promenant un jour aux environs de Paris, il s'arrêta, et se mettant la tête entre les jambes, il dit en regardant cette ville : « Ah! que de nids de cocus! » Un seigneur qui était près de lui fit la même chose et se mit à crier : « Sire, je vois le Louvre. »

∴

Henri IV, ayant entendu parler d'un homme facétieux, voulut le voir. On le fit entrer pendant qu'il dînait. Le roi le fit approcher de la table vis-à-vis de lui, et lui dit : « Comment vous appelez-vous, mon ami? — Sire, je m'appelle Gaillard. — Gaillard, répondit le monarque, voilà un joli nom; quelle différence y a-t-il entre Gaillard et Paillard? — Elle n'est pas grande, sire, repartit le drôle; il n'y a que la largeur de cette table entre deux. »

∴

La Varenne, avant d'être au service de Henri IV, avait été à celui de Catherine, sœur de ce roi, depuis duchesse de Bar; et son emploi avec cette princesse était de piquer les viandes; et comme il y excellait, elle l'avait cédé au roi, qui en fit le messager de ses amours. Catherine, passant par Paris pour aller en Lorraine, vit La Varenne, son ancien cuisinier, et sachant son emploi auprès de Henri IV, elle lui dit : « La Varenne, tu as plus gagné à porter les poulets de mon frère qu'à piquer les miens. »

∴

Henri IV avait choisi Pierre Mathieu pour écrire son histoire particulière. Un jour que celui-ci lui lisait quelques pages de cette histoire, où il parlait de son penchant pour les femmes : « A quoi bon, lui dit ce prince, révéler mes faiblesses? » L'historien lui fit sentir que cette leçon n'était pas moins utile à son fils que celle de ses belles actions. Le roi réfléchit, et après un moment de silence : « Oui, dit-il, il faut dire la vérité tout entière. Si on se taisait sur mes fautes, on ne croirait pas le reste; eh bien, écrivez-les donc, afin que je les évite. »

∴

Henri IV cherchait les moyens de redresser les abus du barreau, de réformer l'injustice des juges, et de faire en sorte que tous les procès que la mauvaise foi des procureurs éternisait fussent terminés en très-peu de temps. Comme son chancelier lui faisait remarquer son embarras, en lui exposant toutes les difficultés du projet, ce prince lui repartit vivement : « Brûlez tous les livres de ces longs et inutiles commentateurs de la jurisprudence; leur art pernicieux ne sert qu'à ruiner les peuples et cause plus de désordres qu'une guerre civile. Combien d'amis, de parents, de voisins n'ont-ils pas divisés? Que ne puis-je faire changer les fleurs de lis semées sur le siége des juges qui se laissent corrompre en autant de clous pointus et de rasoirs tranchants! »

— Iconogr. Les artistes ont beaucoup contribué à propager, à populariser la légende du Béarnais, et il faudra sans doute encore bien des années pour que l'histoire fasse bonne et complète justice des flatteries qui ont été décernées par les artistes, aussi bien que par les littérateurs, au souverain « de la poule au pot. » De son vivant même, Henri IV eut les honneurs d'une quasi béatification. En devenant roi de France, le huguenot converti, comme tous ses prédécesseurs, reçut le titre de chanoine de Saint-Jean-de-Latran; il en témoigna sa gratitude en faisant de gros cadeaux à ses confrères du chapitre de l'illustre basilique, et ceux-ci, pour n'être pas en reste, lui érigèrent une statue de bronze dans leur église, en 1608. Cette statue, exécutée par le Lorrain et Nicolas Cordier, est placée sous le portique latéral de l'église. Le roi est représenté debout, la main droite tenant le sceptre, la gauche appuyée sur la poignée de l'épée. Il est revêtu d'une cuirasse et d'un manteau. Le visage, qui est évidemment un portrait, a une expression débonnaire. Cette statue, originale d'attitude et de mouvement, a été gravée par Jean Le Mercier. En 1599, un autre artiste français, Jacquet, dit Grenoble, sculpta pour la décoration de la cheminée de la salle de comédie de Fontainebleau un bas-relief ovale en marbre, représentant Henri IV à cheval entre deux figures allégoriques, la *France* se dévouant au monarque et la *Paix*. Cette sculpture, d'un relief très-saillant, est citée par Emeric David comme un des plus beaux ouvrages de l'époque. Un peu plus tard, Pierre Biard le père, disciple de Michel-Ange, exécuta la figure équestre en demi-bosse qui surmontait la porte principale de l'Hôtel de ville de Paris.

Après la mort de Henri IV, Côme de Médicis envoya à la reine un cheval de bronze modelé par Jean de Bologne et destiné d'abord à une statue équestre du grand-duc Ferdinand; Dupré fut chargé de modeler une figure du Béarnais pour être placée sur ce cheval, et le groupe fut érigé, en 1635, sur un piédestal décoré de sculptures par Francheville. C'est l'ancien monument qui ornait le Pont-Neuf, et qui, détruit pendant la Révolution, a été remplacé par une statue équestre due à Lemot. (V. ci-après.)

Au château de Pau existe une statue de Henri IV, par Francheville, qui figurait autrefois au musée des Monuments français; le musée de Versailles en possède une reproduction en plâtre; le roi est représenté revêtu d'une armure et du manteau royal; il porte les colliers des ordres du Saint-Esprit et de Saint-Michel. Une autre statue en marbre, qui était placée originairement dans la galerie de Saint-Cloud et qui se voit aujourd'hui à Versailles, nous le montre la tête ceinte d'une couronne de laurier, portant une cuirasse et un grand manteau, et s'appuyant de la main droite sur une canne. Lenoir attribue cette figure à Barthélemy Prieur. Le Louvre a de cet artiste un buste en albâtre de Henri IV, couronné de laurier, portrait d'une belle exécution, très-soigné dans les détails et qui passe pour être le plus ressemblant que nous ayons de ce monarque.

Parmi les peintres qui furent appelés à faire le portrait du vainqueur d'Ivry, le Flamand Franz Porbus le Jeune est celui dont les tableaux se sont le mieux conservés. Le Louvre en a deux, qui nous montrent le roi debout, en pied, la tête nue et tournée de trois quarts, les cheveux gris, la barbe et les moustaches blanches. Dans l'une de ces peintures, il porte une armure et le cordon de l'ordre du Saint-Esprit, avec une écharpe blanche en sautoir, et il appuie la main sur son casque posé sur une table recouverte d'un tapis de velours rouge; dans l'autre, il a un vêtement noir avec l'ordre du Saint-Esprit et appuie la main sur une table où se trouve son chapeau. Ce dernier portrait, daté de 1610, a été gravé par F. Hubert, Tardieu, Pierre Audouin. Un autre portrait, par F. Porbus, appartient au musée de Montpellier. F. Forster, H. Bonvoisin et beaucoup d'autres ont gravé des portraits de Henri IV d'après le même peintre.

Un très-intéressant portrait de Henri IV a été gravé par Augustin Carrache, en 1595, d'après Fr. Bunel, « peintre en Paris. » Ce Bunel avait été chargé, avec Porbus, de peindre les portraits des rois et des reines de France dans la petite galerie du Louvre; cette collection fut incendiée en 1661. A la date de 1591 se rapportent deux autres portraits de Henri IV, gravés l'un par l'Italien Cherubino Alberti, l'autre par l'Allemand Mathias Greuter. Le graveur populaire du vert-galant fut Léonard Gaultier, qui ne nous a pas laissé moins d'une douzaine de portraits de ce prince, en buste, en pied, à cheval, avec des inscriptions françaises et latines, en vers et en prose, où on le proclame de la race des dieux, où on le nomme l'Hercule gaulois. L'une de ces pièces nous montre Henri IV terrassant l'hydre.

D'autres portraits de ce roi ont été gravés de son vivant ou dans les années qui ont suivi sa mort, par Pierre Firens, Jost Hondius, Robert Boissard, Jacques Granthomme le Vieux, R. Hogenberg, Nic. Le Mire, B. Moncornet, J. Eillart, J. Diricks, J. van Halbeek, etc. Ce dernier a gravé, d'après P. Dubois, en 1610, une très-curieuse estampe représentant Henri IV dans son cercueil. Les estampes de L. Gaultier et de J. van Luyken, représentant l'*Assassinat de Henri IV*, sont aussi d'intéressantes pièces historiques. Des portraits plus récents ont été gravés par Edme Bovinet, E. Canu, Bernigeroth, D. Berger, Fr. Harrewyn, L.-J. Cathelin (d'après Cochin), Bassompierre (d'après Cochin, 1799), J.-F. Badoureau, N.-F. Bertrand, J.-A. Boener, Riffaut, etc.

A la pinacothèque de Munich est un portrait de Henri IV, par Rubens; la physionomie est à la fois énergique et bienveillante, spirituelle et sensuelle; le front est grand, le nez un peu busqué, le menton proéminent. Ce portrait, comme ceux du même prince qui figurent dans les tableaux de l'*Histoire de Marie de Médicis*, a sans doute été exécuté après la mort de Henri IV, d'après quelque peinture communiquée à Rubens. On sait que ce maître, outre l'*Apothéose de Henri IV*, qui est au Louvre (V. APOTHÉOSE), a exécuté ou, pour mieux dire, ébauché une grande composition qui est au musée de Florence et qui représente *Henri IV à la bataille d'Ivry*.

Nous n'entreprendrons pas de décrire, ni même d'énumérer tous les tableaux, bas-reliefs, estampes et autres œuvres d'art qui ont *illustré* la légende de Henri IV; la monarchie ne pouvait manquer d'encourager les artistes à retracer les moindres faits et gestes du vert-galant. Contentons-nous de citer quelques-uns de ces morceaux où l'art s'est abaissé trop souvent au dernier degré de l'adulation. Le Louvre possède un tableau de J.-F. de Troy (1732) représentant le premier chapitre de l'ordre du Saint-Esprit tenu par Henri IV dans l'église des Grands-Augustins en 1595, et un tableau de Vincent (1786) : *Henri IV rencontrant Sully blessé*. Une peinture de Taunay sur ce dernier sujet a figuré au Salon de 1822.

La Restauration ne négligea rien pour remettre en honneur la mémoire du fondateur de la dynastie des Bourbons. On vit les peintres grands et petits rivaliser d'empressement et de courtisanerie. Les tableaux relatifs à Henri IV, exécutés de 1815 à 1830, sont innombrables. Gérard, le peintre d'Austerlitz, peignit l'*Entrée de Henri IV dans Paris* (V. ci-après). Le seul Salon de 1822 vit paraître plus de dix peintures consacrées au fils de Jeanne d'Albret, notamment : *Henri IV après la bataille de Coutras*, par Adam; *Henri III à son lit de mort, désignant Henri IV pour son successeur*, par Beaume; *Henri IV annonçant à la belle Gabrielle son entrée dans Paris*, par Dumont; *Henri IV à cheval*, par Mauzaisse; *Henri IV assassiné exposé sur un lit de parade*, par Bergeret; la *Visite de Sully à la reine après la mort de Henri IV*, par Mme Hersent (gravé par Alex. Tardieu). Au Salon de 1824 parut le *Henri IV et ses enfants*, peint pour le duc Blacas par Ingres, qui fit une répétition de ce sujet, en 1828, et qui a représenté, en 1831, *Don Pedro de Tolède baisant l'épée de Henri IV*. Citons enfin : *Henri IV pardonnant aux paysans qui avaient fait entrer des vivres dans Paris* (Salon de 1824) et l'*Abjuration de Henri IV* (Salon de 1833), par G. Rouget; *Henri IV faisant construire les galeries du Louvre* (musée de Versailles), par Garnier; *Henri IV devant Paris* (musée de Versailles), par Tardieu; *Henri IV chantant devant Gabrielle d'Estrées* (Salon de 1810), par Bergeret; *Henri IV chez le meunier de Lieursaint*, gravé par Niger, d'après Bernot; la *Partie de chasse de Henri IV*, gravée par J.-G. Cagnet, d'après Moreau le Jeune; *Henri IV chez Zamet*, gravé par W. Greatbach, d'après C.-R. Leslie; la *Leçon de Henri IV*, gravée par J.-A. Allard, d'après Fragonard; *Henri IV chez Gabrielle*, par F. Richard (Salon de 1810); *Henri IV écrivant des vers sur le missel de Gabrielle*, par J. Gigoux (Salon de 1833); l'*Entrée de Henri IV à Montmélian* (musée de Versailles), par E. Odier; *Henri IV exhumé en 1793*, gravé par Ed. Bovinet, d'après E.-H. Langlois; *Henri IV et l'ambassadeur d'Espagne*, par Bonington (payé 83,000 francs par lord Hertford à la vente de la galerie San-Donato), *Henri IV et l'ambassadeur d'Espagne*, gravé par Janet; la *Naissance de Henri IV*, gravure de Blanchard, tableau de Vermay (Salon de 1810), et de Deveria (V. ci-après); le *Mariage de Henri IV*, par Isabey (Salon de 1850); *Henri IV au Louvre sur son lit de mort*, par Alexandre Hesse (au Grand Trianon), les *Premières amours de Henri IV* ou l'*Origine de conter fleurette*, suite de quatre pièces gravées par Bosselmann; *Henri IV à cheval*, tableau de Ary Scheffer (Salon de 1831); une statuette de bronze, par Bosio, donnée en 1829 par le gouvernement à la ville de La Flèche; une statue, par Ottin (Salon de 1868), commandée par le ministre des beaux-arts, etc.

Henri IV (JOURNAL DE), par Pierre de l'Estoile. V. ESTOILE.

Henri IV (HISTOIRE DU RÈGNE DE), par M. Poirson (1856). Ce livre, laborieusement préparé et écrit avec conscience, est conçu dans l'esprit de l'école philosophique. L'auteur n'a point cherché des paradoxes brillants, mais il expose des résultats nouveaux, des renseignements plus complets, des conclusions originales, que son savoir patient et judicieux a tirés de l'observation. Il s'est surtout occupé de mettre en relief dans Henri IV le grand capitaine, l'habile politique, qui sut réparer les ruines de la France par son administration, ses armes et sa diplomatie. L'adversaire de la maison d'Autriche est aussi sainement jugé que l'homme qui rétablit à l'intérieur le calme, l'ordre, l'unité, l'armée, les finances, la justice. Ce rôle magnifique a frappé l'esprit de M. Poirson, qui n'omet aucun des titres du Béarnais à la reconnaissance de la France.

L'ouvrage de M. Poirson, couronné par l'Académie française, a obtenu le prix Gobert. M. Villemain l'a jugé en ces termes : « Le sujet vraiment patriotique, le travail habile et neuf qui, cette fois, a fixé le suffrage de l'Académie, est l'histoire du règne de Henri IV. Rarement étude aussi profonde a mis dans une aussi vive lumière des événements complexes, des mœurs originales, un grand caractère, un esprit supérieur, et ce mémorable exemple d'un homme puissant qui veut le bonheur des autres hommes, et qui consacre à ce devoir du trône son courage et son génie. »

Henri IV (LA MORT DE), tragédie en cinq actes, de G. Legouvé (Théâtre-Français, 25 juin 1806.) L'auteur a deviné le secret de l'histoire; il a montré que la mort de Henri IV eut des instigateurs et des complices jusque sur les marches du trône. Par une étrange ignorance des dépositions, des accusations et des preuves diverses consignées par les contemporains dans leurs mémoires ou dans les papiers d'Etat, les critiques accusèrent le poëte d'avoir sacrifié la vérité historique aux intérêts de sa fable. Ils lui contestèrent même le droit d'évoquer sur la scène des personnages modernes, et le blâmèrent de n'avoir pas choisi un meilleur sujet. Le sujet est tout à fait, au contraire, dans les données du drame contemporain, et, en le choisissant, G. Legouvé s'est montré supérieur à son époque. Mais, tout en devinant la complicité de Marie de Médicis et de d'Epernon dans le coup de couteau de la rue de la Ferronnerie, il a eu le tort de réduire cette catastrophe aux proportions d'une querelle de ménage. C'est la jalousie qui, dans sa pièce, décide la reine à donner son adhésion : on lui montre une vieille lettre écrite autrefois par Henri IV à l'une de ses maîtresses, et elle la croit adressée à la princesse de Condé. L'auteur n'a pas été assez hardi; il eût pu faire agir des ressorts plus puissants que des ambitions et des jalousies vulgaires. Le caractère de Marie de Médicis n'est pas dessiné avec assez de relief, et la destinée de d'Epernon n'est pas suffisamment liée à celle de la reine. La conjuration manque d'ensemble et d'unité; mais le caractère de Henri IV conserve bien les divers aspects sous lesquels il se montre dans l'histoire et dans la tradition. Il en est de même du personnage de Sully, qui fait naître quelques scènes très-belles. Cette tentative en dehors des règles usées de la tragédie classique était louable et reçut du public un bon accueil, malgré l'hostilité de la critique. Geoffroy, entre autres, n'a pas laissé échapper l'occasion de montrer, à ce propos, l'étroitesse ordinaire de ses vues.

Henri IV à Paris (L'ENTRÉE DE), tableau de F. Gérard, musée de Versailles. Le roi, tête nue, vêtu de son armure de guerre et retenant son cheval, occupe le centre de la composition; Brissac, gouverneur de Paris, s'approche de lui, et, le chapeau à la main, lui désigne les échevins, précédés du prévôt des marchands, Luillier, qui présente les clefs de la ville au Béarnais. A la suite de ce dernier se pressent ses compagnons : à sa droite, derrière Brissac, Montmorency, Retz et Crillon, qui tient un drapeau blanc fleurdelisé, au chiffre de Henri; à gauche, Sully, portant le casque du roi, Biron et Bellegarde, qui soulève la visière de son casque et porte ses regards vers un balcon sur lequel se trouvent Gabrielle d'Estrées et d'autres dames. Tous ces hommes de guerre sont à cheval et en tenue de bataille. En avant du cortége royal, à droite, le maréchal de Matignon, tout bardé de fer, brandit son épée au-dessus de sa tête, tandis qu'à côté de lui Espinay Saint-Luc montre le roi à un groupe de ligueurs, comme pour leur faire espérer le pardon. En arrière de ce groupe, des soldats à cheval sonnent de la trompette. A gauche, au premier plan, le quartenier Néret s'avance joyeusement entre ses deux fils qu'il tient embrassés; ils avaient veillé tous trois à la garde de la porte Neuve, lorsqu'elle fut ouverte à Henri. Près d'eux, un vieillard debout, la tête nue, lève les mains et les yeux au ciel; un homme du peuple et un soldat qui tient un drapeau se jettent dans les bras l'un de l'autre; des femmes agenouillées semblent implorer la miséricorde et la protection du roi; l'une d'elles, vêtue de deuil, tient devant elle son fils, jeune enfant qui joint les mains. Au fond du tableau s'élève la porte Neuve par laquelle Henri IV a fait son entrée dans la ville; on voit aussi une petite partie de la galerie du Louvre (galerie d'Apollon). Les devants du tableau sont jonchés de débris de barricades et d'armes rompues.

Ce tableau, qui n'a pas moins de 9m,58 de largeur, sur 5m,10 de hauteur, a été exposé au Salon de 1817. M. Lenormant, dans une très-intéressante notice sur F. Gérard, nous fournit des détails qu'on sera bien aise de lire, sur les circonstances au milieu desquelles fut exécutée cette peinture, où le public reconnut aisément une allusion à la rentrée en France des Bourbons : « Immédiatement après le retour des Bourbons, l'*Entrée de Henri IV* avait été commandée à Gérard, afin que le peintre pût substituer lui-même un nouvel ouvrage à celui (la *Bataille d'Austerlitz*) placé aux Tuileries, qui ne s'accordait plus avec les circonstances nouvelles. Gérard n'était pas homme à se prêter à une telle substitution, et, puisqu'on le chargeait d'inaugurer la Restauration par un sujet vraiment populaire, il se promit d'avance que son tableau resterait pur de toute inconvenance et de toute ingratitude. La forme de la *Bataille d'Austerlitz* (30 pieds sur 13 et demi) était incommode et peu agréable. Il ajouta à l'*Entrée de Henri IV* trois pieds de plus en hauteur, assura à ses figures un relief plus fort que celui qu'il avait donné aux supports de la *Bataille d'Austerlitz*, et s'en remit au succès pour l'absoudre de sa désobéissance. L'événement prouva qu'il avait bien auguré de la puissance de son propre talent et de la disposition indulgente de ses nouveaux protecteurs... L'*Entrée de Henri IV* marque l'instant le plus solennel de la carrière de Gérard. Il venait de mettre son pinceau au service d'un gouvernement dont la popularité n'était pas générale. La presse, interprète des regrets et des craintes du parti de la Révolution, grondait déjà et menaçait de prendre à partie quiconque contribuerait à entourer de prestige un régime qu'elle détestait. La position de l'artiste n'était pas mieux assurée auprès des Bourbons... Tandis qu'on cherchait à le perdre sur le terrain des souvenirs politiques, on profitait de la disposition d'un de ses émules plus enthousiaste que lui pour la Restauration. Les royalistes s'étaient pris d'une passion furieuse pour le talent de Girodet, et, si celui-ci se fût montré plus souple et plus prompt, nul doute qu'il n'eût devancé Gérard dans la position de premier peintre du roi. Mais à tous ces projets il n'y avait qu'une difficulté : c'est que Gérard était seul en état de faire un tableau comme il en fallait un à la Restauration, pour se bien poser dans le monde des arts. Lui seul savait, en effet, ce que c'était qu'un costume moderne; lui seul était resté en rapport avec la société civile, au profit de laquelle s'opérait le mouvement de la Restauration, tandis que les autres n'avaient pensé qu'aux dieux de la Fable et aux demi-dieux de la grande armée; lui seul avait à sa disposition la variété de l'expression, celle du sexe et de l'âge, comme il en fallait pour que les faibles de toute nature, qui avaient souffert du régime despotique, se reconnussent dans son tableau. La poésie du Bulletin était morte pour un temps : il fallait, pour exciter l'enthousiasme en faveur de la Restauration, qu'il s'élevât du foyer domestique je ne sais quel parfum de poésie intime et familière, dont le peintre devait s'emparer en la dépouillant de ce qu'elle avait de bourgeois et de trop pacifique. Le héros de cette allégorie diaphane avait aussi besoin d'être ennobli; ce n'était pas dans la comédie de Collé, ni même dans la *Henriade*, que le peintre devait chercher son Henri IV. Tout ce que la Renaissance a produit de plus élégant n'était pas de trop pour rendre au panache blanc la fraîcheur et la jeunesse. A cela, joignez les difficultés propres à la disposition même du sujet : l'intérieur obscur d'une entrée de ville, une station et un défilé, le mouvement de ceux qui se portent en avant, celui du prince et de ses compagnons qui s'avancent en sens contraire, le danger de montrer le roi seul dans le tableau ou de le laisser perdre de vue au milieu des autres personnages, un sentiment général de la foule et un enchaînement d'épisodes intéressants; enfin, ce qui est presque impossible à un Français, le pittoresque dégagé du théâtral. Ce qui prouve que Gérard n'a manqué à aucune de ces conditions, c'est que son tableau supporte toutes les épreuves; soit qu'on l'examine dans la belle estampe de Toschi, soit qu'on en médite, l'une après l'autre, les têtes d'étude gravées avec non moins de talent par M. Girard, on éprouve une sorte d'émotion instinctive, qui doit être considérée comme le plus beau résultat de l'art, quand les sujets se refusent aux grands effets que donnent seules la religion et la poésie. Que serait-il arrivé si Gérard, à l'époque où il peignit l'*Entrée de Henri IV*, avait pu joindre toute la fraîcheur de ses facultés à l'expérience de l'âge mûr? C'est là une question à laquelle il serait bien difficile de répondre. Comme nous l'avons fait voir, le *Henri IV* était le résultat d'une lutte acharnée contre les plus terribles obstacles. Qu'on en retranche un seul, et peut-être faudra-t-il s'attendre à voir s'affaiblir chez l'artiste cette combinaison extraordinaire de la volonté, du raisonnement et de la persévérance. Le *Henri IV* sent l'huile de la lampe, comme on l'a dit de quelques discours de Démosthène; mais les ouvrages de cette espèce doivent être les plus difficiles de tous, puisqu'on en compte si peu qui aient réussi. »

Le Louvre possède une réduction de ce tableau, peinte par Gérard lui-même, et qui fut acquise en 1830 pour la somme de 12,000 fr.

Henri IV et ses enfants, tableau de Ingres. Le défaut de ce tableau, si populaire, d'un fini si précieux et auquel Th. Gautier accorde l'exactitude historique et la couleur locale des portraits de Porbus ou de Clouet, est la recherche des lignes graves et imposantes, là où il ne fallait que de la finesse d'intention et la facilité du pinceau. On connaît l'anecdote historique qui en est le sujet : Henri IV joue avec ses enfants au moment où vient d'entrer l'ambassadeur d'Espagne; l'un d'eux est à cheval sur son dos. « Etes-vous père, monsieur l'ambassadeur? dit le roi. — Sire, j'ai ce bonheur. — En ce cas, je puis achever le tour de la chambre. » — « La désinvolture, la rapidité de l'exécution, le petillement de la touche, dit M. E. Chesneau, pouvaient seuls sauver la reproduction pittoresque de cette anecdote, qui a le tort essentiel de n'être pas du domaine de la peinture. M. Ingres, au contraire, a peint ce panneau, grand comme deux fois la main, ainsi qu'il peint toutes choses, avec une conscience laborieuse. C'est de la peinture bien propre, bien lisse, bien immobile. C'est le gourmé de David, là où n'eût été de trop aucun des enchantements de Velazquez. » Le tableau doit en grande partie sa célébrité à la reproduction qui en a été faite par la gravure et la photographie.

Henri IV (NAISSANCE DE), tableau d'Eugène Devéria. Jeanne d'Albret, la *brebis* qui vient d'accoucher du *lion*, est étendue sur un lit de repos, vêtue d'habits de fête, la tête penchée en arrière et soutenue par une fille d'honneur, et la gorge à demi recouverte; l'heureuse mère a donné le premier lait au nouveau-né. La physionomie de Jeanne est délicieuse d'expression : on y lit la joie, l'espérance, la tendresse maternelle, la douleur physique et le courage. Au pied de la reine, Henri d'Albret élève en l'air le nouveau-né et le présente aux assistants. Les seigneurs du Béarn sont au bas de l'estrade, inclinés, agenouillés ou debout; mais tous pénétrés de joie. Le peuple arrive en foule dans le château de Pau, dont les portes ont été ouvertes par les hérauts d'armes. Sur le devant, un bourgeois salue respectueusement; à côté de lui est le nain de la duchesse, qui joue avec un chien auquel il a l'air de conter l'heureuse nouvelle.

Ce tableau obtint un succès énorme au Salon de 1827 et plaça Eugène Devéria, qui était alors presque un débutant, parmi les chefs de l'école romantique; il fut, d'ailleurs, universellement admiré pour la beauté du coloris imité de celui de P. Véronèse. Jal en fit l'appréciation en ces termes : « Le style de M. Devéria est ici noble et élégant, sans recherche, sans roideur. La composition est simple et très-bien entendue. Le dessin est correct presque partout; il est gracieux et soutenu dans les figures de Jeanne d'Albret, de ses dames d'honneur et d'une jeune fille vêtue de bleu sur le premier plan; il est plus ferme dans celle d'un homme qui monte, à droite, sur l'estrade; il est un peu lourd dans les jambes du cavalier qui descend près du nain. Le coloris de cet ouvrage est plus fort, plus vigoureux et moins maniéré qu'il ne l'est ordinairement chez M. Devéria. Une foule de charmants détails se font remarquer dans ce tableau romantique, qui restera, après avoir obtenu le succès du moment. Il y a des mains de femmes, des têtes dans la demi-teinte (celles des trois hommes du peuple à droite, celles des dames auprès de la reine et d'une femme âgée sur le devant à gauche), des accessoires, des vêtements, etc., qui sont dignes de tous les éloges, sous le rapport du dessin et de la couleur. L'effet du tableau aurait pu être plus vif, mais l'auteur a voulu être simple et il a eu raison. La figure du médecin et celle du page qui tient la burette au vin dont on a trempé les lèvres du Béarnais sont très-bien. Les délicats blâmeront le petit grotesque, il n'en faut point douter. Je l'aime beaucoup, pour moi, ce nain; il date le tableau et d'une manière piquante. M. Devéria a placé son portrait dans son ouvrage; il s'est représenté les mains jointes, comme son maître s'était fait jouant de la basse dans les *Noces de Cana*. M. Devéria porte la moustache et la royale vénitiennes. »

Ce beau tableau, dont l'auteur n'a pas tenu depuis toutes les promesses, a pris place, au sortir du Salon de 1827, dans la galerie du Luxembourg.

Henri IV (STATUE DE), sur le Pont-Neuf, à Paris. Dans l'article iconographique consacré à Henri IV, nous avons mentionné le premier monument qui fut élevé en l'honneur de ce prince sur le terre-plein du Pont-Neuf. La première pierre avait été posée, le 16 août 1614, par Marie de Médicis; peu de temps après, on dressa sur un piédestal le cheval de bronze que Jean de Bologne avait exécuté pour servir à une statue équestre du grand-duc Ferdinand, et dont Côme II avait fait présent à la reine, sa fille. Ce cheval resta longtemps sans cavalier; ce ne fut qu'en 1635, par les soins de Richelieu, que l'on érigea la statue de Henri IV, modelée par Dupré. Cette figure, au dire de d'Argenville (*Voyage pittoresque de Paris*, 1771), valait mieux que le cheval lui-même. Le piédestal, dont le dessin avait été donné par Lodovico Cigoli, était décoré aux angles de quatre statues d'*Esclaves* ou de *Nations vaincues*, en bronze, et, sur les deux faces latérales, de bas-reliefs également en bronze, représentant des *Batailles* surmontées de génies soutenant des cartouches aux armes de France et de Navarre; statues et bas-reliefs étaient l'œuvre de Pierre Francheville, de Cambrai. En 1792, la statue équestre de Henri IV fut fondue pour faire des canons. Les figures d'*Esclaves* furent seules épargnées : on les voit aujourd'hui au Louvre, avec quelques restes du cheval.

A la place du monument ainsi détruit, Napoléon Ier eut, dit-on, le projet d'ériger un obélisque de 200 pieds d'élévation. La Restauration n'eut rien de plus pressé que de faire élever un autre monument en l'honneur du vert-galant. Les frais furent couverts par une souscription publique. Le sculpteur Lemot fut chargé de modeler la nouvelle statue équestre, qui fut solennellement inaugurée le 25 août 1818. Un tableau d'Hippolyte Lecomte, qui fut exécuté pour Versailles en 1842, retrace cette solennité à laquelle assistèrent Louis XVIII et la famille royale. Les monarchistes, qui n'ont pas assez d'imprécations pour maudire la destruction des monuments qui leur sont chers, n'avaient pas craint d'employer à la fonte de la figure équestre de Lemot le bronze de la statue colossale de Napoléon Ier qui, sous l'Empire, surmontait la colonne Vendôme. L'œuvre de Lemot est remarquable; elle rend bien la physionomie débonnaire de l'amant de Gabrielle d'Estrées. Le piédestal est orné de deux bas-reliefs en bronze représentant l'*Entrée de Henri IV à Paris* et *Henri IV laissant passer du pain aux Parisiens assiégés*; il a été presque entièrement reconstruit en 1858. Le modèle en bronze de la statue se voit au musée de Versailles. Détail piquant et peu connu : un des pieds du cheval renferme une petite statuette de Napoléon Ier, protestation de l'artiste contre l'œuvre qu'il érigeait.

III. Princes anglais.

HENRI Ier, dit **Beauclerc** (*savant*), roi d'Angleterre, troisième fils de Guillaume le Conquérant, né en 1068, mort en 1135. A la mort de Guillaume le Roux (1100), il s'empara de la couronne, au détriment de son frère aîné, le duc Robert, à qui il enleva encore la Normandie après l'avoir vaincu à Tinchebray (1106) et à qui il fit brûler les yeux. Ses fils ayant péri dans un naufrage, il désigna pour lui succéder sa fille Mathilde, qui épousa Geoffroy Plantagenet. Il est surtout célèbre par la charte qu'il accorda aux habitants de Londres et qui est considérée comme une des premières origines de la liberté anglaise. Il mourut d'un excès de table. La cupidité, l'avarice et la cruauté étaient ses vices capitaux; mais il savait quelquefois, par politique, faire violence à ses penchants. Il contint les grands seigneurs, toujours portés à troubler le pays par leurs prétentions ambitieuses, et sévit quelquefois avec rigueur contre les plus turbulents, ce qui explique pourquoi certains historiens lui donnent le surnom de **Justicier**.

HENRI II, roi d'Angleterre, le premier de la dynastie des Plantagenets, né au Mans en 1133, mort à Chinon en 1189. Il était fils de Geoffroy Plantagenet, comte d'Anjou, et de Mathilde, fille de Henri Ier d'Angleterre. Il monta sur le trône après la mort d'Etienne de Blois (1154) et se trouva dès lors le prince le plus puissant de la chrétienté; car il réunissait sous sa domination l'Angleterre, la Normandie, la Touraine, l'Anjou, le Maine, le Poitou, la Saintonge, l'Auvergne, le Périgord, etc. Il conquit une partie de l'Irlande, contraignit l'Ecosse et le pays de Galles à l'hommage, et fit quelques tentatives pour s'emparer de la Bretagne et de Toulouse. Mais il s'est surtout rendu célèbre par ses querelles avec Thomas Becket, à propos de la juridiction ecclésiastique. Un jour, dans un accès de colère, il s'écria : « Malédiction sur tous les lâches que je nourris et qui m'ont laissé exposé si longtemps aux insolences de ce prêtre, sans tenter un effort pour m'en délivrer! » Quatre chevaliers, ayant entendu ces paroles, se concertèrent et se rendirent à Cantorbéry, où ils égorgèrent l'archevêque au milieu même du sanctuaire. Le pape Alexandre III excommunia les meurtriers, prononça l'interdit sur toutes les possessions continentales du roi et lui défendit l'entrée des lieux saints. Plus tard, il se réconcilia avec l'Eglise, après avoir juré sur les Evangiles qu'il n'avait ni ordonné ni voulu la mort de l'archevêque. Il eut ensuite à soutenir une longue lutte contre ses fils révoltés et encouragés dans leur révolte par leur mère, Eléonore d'Aquitaine, qui, après avoir été répudiée par Louis le Jeune, roi de France, avait épousé en secondes noces Henri Plantagenet. Voyant que sa couronne était menacée, et persuadé que le meurtre de Thomas Becket avait attiré sur lui la colère divine, il résolut de faire amende honorable, alla se prosterner la face contre terre sur la tombe de sa victime, que tout le peuple vénérait comme un saint, et reçut la discipline des mains de tout le clergé. Cet acte d'expiation amena pour Henri II quelques jours de tranquillité; mais de nouvelles luttes, suscitées par l'ambition de ses fils, vinrent troubler ses dernières années.

HENRI III, roi d'Angleterre, né à Winchester en 1207, mort en 1272. Il était fils de Jean sans Terre, dont la tyrannie avait soulevé les barons et les avait poussés à offrir la couronne à Louis, fils de Philippe-Auguste, qui s'était promptement emparé de Londres et des comtés du midi (1216). La honte d'obéir à un étranger réveilla le sentiment national, et, à la mort de Jean (1216), les mêmes seigneurs qui avaient appelé le fils du roi de France se rallièrent au jeune Henri, qu'ils proclamèrent à Glocester et qu'ils placèrent sous la tutelle du comte de Pembroke. Ce dernier chassa les Français et gouverna jusqu'en 1219, époque de sa mort. Hubert de Burg et l'évêque Pierre des Roches exercèrent dès lors tour à tour l'autorité et causèrent de grands troubles par leurs rivalités. Mais Henri mécontenta surtout ses barons par les faveurs qu'il prodiguait aux Provençaux qui avaient suivi en Angleterre sa jeune femme Eléonore de Provence. Après plusieurs tentatives infructueuses, il fit, en 1242, une grande expédition pour essayer de reconquérir ses domaines en France, mais fut vaincu dans deux grandes batailles par Louis IX, à Taillebourg et à Saintes, et dut abandonner ses prétentions sur la Normandie, le Maine, l'Anjou et le Poitou. Le roi de France lui laissa cependant la Guyenne. Henri III ne fut pas plus heureux dans ses tentatives pour s'emparer de la Sicile, dont le pape lui avait donné l'investiture, ni dans ses expéditions en Ecosse. La lutte la plus sérieuse de son règne fut celle qu'il soutint contre ses barons révoltés sous la conduite du fameux Simon de Montfort, comte de Leicester, fils du bourreau des Albigeois. Contraint de signer les *Statuts d'Oxford* (1258), il les viola (1261), fut fait prisonnier par Leicester, qui devint le véritable chef du gouvernement et qui se fortifia du concours des Communes, et fut enfin délivré par son fils Edouard, qui vainquit les barons à Evesham (1265). Pendant que son fils achevait de pacifier l'Angleterre, il signala les dernières années de son règne par des vengeances impitoyables contre les vaincus.

HENRI IV, roi d'Angleterre, né en 1367, mort en 1413. Il appartenait à la maison de Lancastre et descendait d'Edouard III. Banni du royaume pour ses complots par son cousin Richard II, il y rentra à main armée (1399), s'empara de la personne de Richard, le contraignit à abdiquer et se fit proclamer roi par les états de la nation. Cette usurpation fut la source des luttes qui déchirèrent l'Angleterre dans le XVe siècle, sous le nom de guerre des Deux-Roses (entre les maisons d'York et de Lancastre). Son règne fut troublé par les continuelles révoltes des barons, par des guerres acharnées contre les Gallois et les Ecossais, indomptables dans leurs montagnes et soutenus d'ailleurs par la France, par le meurtre de Richard, que Henri, suivant toutes les apparences, fit assassiner dans sa prison, pour ôter tout prétexte aux rébellions, par le supplice de l'archevêque d'York, pris les armes à la main, exécution qui attira l'excommunication papale sur le royaume, par des démêlés avec la France, enfin par toutes les calamités de la guerre civile et de la guerre étrangère. Henri triompha de tous les obstacles, dompta toutes les résistances, garda sa couronne et la transmit intacte à son fils. Ce violent usurpateur avait le génie de son ambition; il favorisa les progrès de la liberté anglaise, et, pour être en état de résister aux seigneurs, s'appuya sur les Communes, dont l'importance grandit beaucoup sous son règne. Une lèpre hideuse et de fréquentes attaques d'épilepsie rendirent très-douloureuses les dernières années de ce prince, et son corps, prématurément brisé, offrait toutes les apparences de la vieillesse, quoiqu'il fût encore dans la vigueur de l'âge. Tous ceux qui le regardaient comme un usurpateur étaient convaincus que Dieu lui avait envoyé ces deux maladies pour le punir des actes de violence qu'il avait commis pour s'emparer de la couronne. C'est à lui que l'Angleterre doit l'institution de l'ordre du Bain; la veille de son sacre, il conféra cet ordre à trente-six chevaliers qui avaient pris un bain avec lui.

Henri IV, drame en deux parties, de W. Shakspeare, jouées l'une et l'autre vers 1597. L'heureuse alliance du comique et du tragi-